

BIOGRAPHIES CONTEMPORAINES.

L'EMPEREUR NICOLAS.



VOUS avez déjà sûrement entendu dire que l'empereur de Russie est le plus bel homme de ses États ; l'expression est exacte et l'éloge mérité. Sa taille est fort élevée, bien proportionnée, et ses traits sont d'une régularité parfaite. Ce qui le rend bien plus remarquable à mes yeux, c'est l'expression noblement sérieuse de son visage, la majesté de ses attitudes, l'harmonie enfin de toute sa personne. Représentez-vous la grandeur personnifiée. Celui qui apercevrait l'empereur Nicolas pour la première fois, le vit-il au milieu d'un état-major nombreux, entouré d'officiers-généraux portant le même uniforme que lui, le reconnaîtrait pour le czar, pour le chef d'une grande nation. Il en est qui assurent qu'il doit à l'habitude du commandement ce jeu de physionomie, ces airs de tête si souverainement majestueux ; je ne suis pas de leur avis. J'ai vu d'autres souverains pouvant dire aussi : Je le veux, sans craindre la charte et la presse, et pourtant ils sont loin de porter empreintes sur leur front auguste la volonté, la force et la puissance. Il faut que la nature ait fait un peu plus pour l'empereur Nicolas que pour les autres.

Tout jeune, il se faisait distinguer par les mêmes qualités extérieures au milieu des nombreux enfants de Paul Ier. Jamais pourtant, je crois, de plus beaux rejetons ne s'assirent sur les marches d'un trône. Leur mère, l'impératrice Marie, était fort belle ; la plupart de ses enfants lui ressemblaient. A présent même qu'elles ne sont plus, on se souvient de la beauté d'âge de quelques-unes des grandes-duchesses : la reine de Wurtemberg, la femme de l'archiduc Palatin sont toujours citées comme le type de la plus suave beauté. Voici comment je l'ai appris. Un soir, j'entends annoncer dans un salon aristocratique une jeune femme qui faisait son entrée dans le monde sous les auspices d'un grand nom, d'une fortune colossale et d'une flatteuse réputation de beauté. Lorsqu'elle fut partie :

—Comment la trouvez-vous ? demandai-je à une femme âgée dont j'avais l'honneur d'être connu.

—Délicieuse ! me répondit-elle, ravissante ! Elle a les yeux et le sourire de la feue reine de Wurtemberg.

Le czar actuel ne semblait nullement destiné à régner. Troisième fils de l'empereur Paul, deux frères devaient passer avant lui ; peut-être même devait-il voir le sceptre porté par la main d'une sœur. La loi salique ne pouvait être sitôt établie après le glorieux règne de Catherine II, c'eût été de l'ingratitude ; ce règne donnait pour quelque temps encore raison aux femmes.

Ce ne fut donc pas vers le grand-duc Nicolas que se tournèrent les regards des courtisans ambitieux. La prédilection de l'impératrice, sa grand'mère, se porta naturellement sur l'ainé de sa race, sur celui qui devait un jour continuer l'œuvre de civilisation qu'elle avait si habilement conduite. Ainsi l'on peut dire que l'empereur Alexandre fut encore un peu l'impératrice Catherine.

Les autres princes furent confiés à des gens d'intentions bonnes et honnêtes ; mais peu capables, sous certains rapports, de former des rois. Toutes les qualités que l'empereur Nicolas possède à cet égard, il les doit donc à lui-même. Rien n'a été épargné pour fausser son jugement, pour troubler en lui cette voix intérieure, qui chez l'enfant surtout demande de la justice, de la raison dans ceux qui le dirigent. Ainsi, puni, humilié, on va jusqu'à dire frappé dans l'intérieur de ses appartements, à peine avait-il passé le seuil d'une salle de réception que tout lui était permis, et qu'il voyait s'incliner obséquieusement devant lui ces mêmes individus qu'un instant auparavant il craignait comme des juges. Fatale contradiction ! Il advint de ce système ce qui devait en advenir : les précepteurs perdirent leur influence, leur autorité ; l'indépendance naturelle du jeune prince prit le dessus sans qu'aucune intervention de famille vint en modérer les effets.

La mort de Paul Ier, l'avènement d'Alexandre au trône, les difficultés mystérieuses des premières années de son règne, attirèrent invinciblement, et sans partage, l'attention de tous. L'empereur de Russie doit ses défauts à ces différentes causes.

Cependant Alexandre, marié à une princesse de Bade, perdait ses enfants, et le grand-duc Constantin se trouvait dès lors appelé à régner après lui. La brusquerie de ses manières, les inégalités, l'irritabilité de son humeur ne laissaient pas de donner des inquiétudes sur l'avenir de la Russie. Dieu sembla regarder ce pays d'un œil miséricordieux ; vivement épris d'une belle et jeune femme, Constantin désirait l'épouser ; il vint en sujet soumis demander l'agrément de l'empereur. La personne était polonaise, ce qui compliquait encore la question. La réponse de l'empereur, comme l'on devait s'y attendre, fut d'abord un refus. Mais Constantin leva toutes les difficultés en préférant le bonheur au trône.

—J'y renonce, s'écriait-il, j'y renonce avec joie en faveur de mon frère.

Au grand contentement d'Alexandre, l'acte de renonciation fut dressé, signé, déposé au sénat, et, depuis ce jour, le grand-duc Nicolas fut considéré comme l'héritier présomptif de l'empire.

Ici se révèle une nuance fine et délicate du caractère de ce prince. Au lieu de chercher à s'immiscer dans les affaires publiques, ainsi qu'aurait pu l'y autoriser sa position nouvelle, il demeura totalement étranger à la direction du gouvernement. Marié en 1817, époux et père parfaitement heureux, il trouvait dans son intérieur ses jouissances les plus grandes. La grande-duchesse, sa femme, était une princesse accomplie. Bonne, belle, gracieuse, on la reconnaissait facilement pour la fille de cette reine de Prusse, si grande dans le malheur, que Napoléon lui-même, ébloui de sa gloire, ne sut pas la comprendre. A Sainte-Hélène, il a dû lui rendre justice, j'en suis certain.